

Présentation

Des circonstances qui ont présidé à la rédaction du document ici publié, il se trouve que je suis le seul témoin direct encore vivant. C'est pourquoi il m'incombe d'en rédiger la présentation dès lors que la publication en a été jugée souhaitable par beaucoup.

En 1984, les Cahiers de L'Herne me firent parvenir par l'intermédiaire de Michel Haar une invitation à organiser un numéro consacré à Maurice Blanchot. L'origine de la proposition se trouvait dans le fait que, l'année précédente, Blanchot avait publié *La Communauté inavouable* qui commençait par une réponse à « La Communauté désœuvrée », article que j'avais publié dans *Aléa*¹. Bien entendu j'étais

1. Que dirigeait Jean-Christophe Bailly chez Bourgois.

ravi de cette offre. Étant donné que Philippe Lacoue-Labarthe était très proche de Blanchot par beaucoup d'affinités intellectuelles et aussi par la médiation de Roger Laporte dont il était plus proche que moi, je lui proposai de réaliser ce projet ensemble. Notre première décision fut que nous ne nous contenterions pas d'un volume d'études universitaires, même si elles étaient souhaitables, mais qu'il fallait aussi susciter un hommage d'écrivains faisant autorité en tant que tels. Notre seconde décision était liée aux récentes publications concernant les positions politiques du Blanchot des années 1930¹ : nous voulions saisir l'occasion d'engager avec Blanchot un

1. Il s'agit des livres et articles auxquels fait allusion le début de la lettre de Blanchot et aussi, bien sûr, du livre de Jeffrey Mehlman (*Legs de l'antisémitisme en France*, Paris, Denoël, 1984). Mais je ne détaillerai pas ici ce pour quoi on peut trouver toutes les précisions historiques dans la biographie extrêmement précise et informée de Christophe Bident (*Maurice Blanchot. Partenaire invisible*, Seyssel, Champ Vallon, 1998) ainsi que dans le livre non moins précieux de Leslie Hill (*Blanchot. Extreme Contemporary*, Londres, Routledge, 1997). Je précise aussi que c'est après avoir consulté ces deux autorités en matière d'histoire et d'analyse de l'œuvre de Blanchot – ainsi que Mike Holland, autre grand spécialiste de Blanchot – que j'ai décidé de la présente publication.

échange précis et exigeant sur cette question, afin de dépasser l'affrontement grossier des accusations et des défenses tel qu'il se jouait dans les magazines.

Mais nous n'avions pas prévu que notre première décision pût se révéler vaine, et sans doute à cause du même contexte de la mise en accusation politique. Nous reçûmes une série de réponses négatives dont quelques-unes, rares, faisaient état d'une réserve et dont plusieurs autres usaient de formules plus ou moins semblables sur le thème « il est trop grand, je ne saurais l'aborder – ou je n'en aurais pas le temps ». Il y eut aussi un certain nombre de silences. Je ne me soucie pas d'entrer dans le détail des noms : il ne s'agit pas d'être indiscret. Nous reçûmes par ailleurs un certain nombre d'études (dont plusieurs sans doute ont été publiées par la suite), mais nous restions très loin de notre objectif. Après une attente longue et inquiète nous fûmes contraints – c'était à la fin de l'été 1985 – de nous rendre à l'évidence : il ne serait pas possible de faire le Cahier que nous jugions digne de Blanchot. Et nous eûmes le devoir pénible de l'en informer.

Pendant ce temps, le travail préparatoire

d'un possible échange sur la question politique avait un peu progressé, freiné cependant par ce que je viens de décrire, et pour finir interrompu par l'abandon du projet. Dans l'année 1984, à travers quelques échanges de lettres surtout avec Lacoue-Labarthe (qui était de nous deux le plus vivement intéressé par cette question, comme on le verra aussi plus loin par la lettre de Mascolo), Blanchot en était venu à concevoir l'idée de rassembler des remarques éparses dans ces lettres sous la forme d'un document – qu'il nomma « récit » dans une lettre à Roger Laporte – qui aurait en quelque sorte valeur de déclaration préliminaire à un entretien futur. Il ne l'adressa pas à Lacoue-Labarthe mais à Laporte, qui était en tiers dans l'échange et qui avait pris sur lui d'user de sa longue amitié avec Blanchot pour lui demander de manière plus directe de s'expliquer sur son comportement avant la guerre et lors du basculement de l'année 1940. C'est pourquoi la lettre commence en remerciant Laporte tant d'être resté jusque-là silencieux au sujet de la politique que de rompre maintenant ce silence. Comme on le voit à la fin, c'est bien à Lacoue-Labarthe qu'il demande qu'elle

soit transmise, c'est-à-dire à nous deux et pour le projet de L'Herne¹.

Longtemps cette lettre – qui n'avait donc pas trouvé son prolongement prévu – est restée, pour Laporte comme pour nous, un document qui n'avait pas à être publié puisqu'il était privé du contexte que nous voulions lui donner. Leslie Hill, à qui je l'avais fait connaître en confidence, avait obtenu de Laporte (lui-même autorisé par Blanchot) en 1996 l'autorisation d'en publier quelques extraits². Il y a peu de temps, c'est Mike Holland, en me demandant des précisions sur cette lettre, qui m'en rappela l'existence. À partir de ce moment, il m'a semblé qu'il était opportun de publier ce document. Sans doute, c'est une lettre, et Blanchot est connu pour avoir affirmé

1. La lettre n'est pas datée. En nous l'envoyant, Roger Laporte précisait qu'elle pouvait être datée, par le cachet de la poste et par une autre lettre, personnelle, de Blanchot, du 22 décembre 1984.

2. En réalité, l'autorisation de publier appartient à l'auteur de la lettre ou à son ayant droit, en l'occurrence Cidalía Fernandez-Blanchot qui a donné son accord à la présente publication (grâce à la médiation attentive d'Éric Hoppenot). Le destinataire, pour sa part, n'est propriétaire que de l'objet, non du contenu. Mais Jacqueline Laporte a également donné son assentiment, dont je la remercie.

qu'il ne voulait pas que ses lettres soient publiées. Sa correspondance avec Kozovoï a été publiée, à l'initiative de Jacques Derrida et avec l'accord de Cidalia Fernandez-Blanchot, en raison de son caractère en quelque façon public. Dans le cas du récit de 1984, ce caractère est encore plus flagrant, puisque Blanchot l'a rédigé en vue de participer à une publication. En outre il l'a tapé à la machine alors que toutes ses autres lettres que je connais sont manuscrites. Au reste, je ne publierai ici aucune autre lettre, ni de lui ni de quiconque, liée ou non à l'épisode que j'ai raconté. Fera seulement exception la lettre de Dionys Mascolo qu'on trouvera plus loin : elle aussi m'a semblé devoir être considérée comme un document qui s'engageait dans le travail prévu pour le Cahier. Elle était la seule.

Je me contente de présenter ces deux documents. Je les situe, mais je ne propose ni de les replacer dans leurs contextes respectifs (tant celui des époques qu'ils évoquent que celui des dates de leurs rédactions), ni de les analyser. Je n'examine pas le rapport de Blanchot avec sa propre histoire et avec son œuvre. Beaucoup a déjà été fait pour l'examen de ces deux registres, en particulier par les ouvrages

cités mais aussi par d'autres travaux. On pourrait déjà étudier la courte histoire des manières d'envisager la question politique chez Blanchot et chez un certain nombre d'autres qui ont connu des trajectoires analogues ; elle sera prolongée, je n'en doute pas, mais pour le moment il ne s'agit que de pièces au dossier.

Si je ne veux donc pas proposer une analyse historique de cette lettre, ni du point de vue de l'histoire générale (cette histoire de la défaite de la France dans un conflit par lequel s'inaugurait la phase la plus manifeste d'un bouleversement irréversible de l'Europe et du monde), ni du point de vue de l'histoire personnelle (Maurice Blanchot, qui et comment il fut alors), ni enfin du point de vue de la rédaction même de la lettre (que dit-elle au juste ? comment le dit-elle ? que ne dit-elle pas ?), c'est avant tout parce qu'il n'appartient pas à un seul de tenter une telle analyse. Il y faut un vaste travail d'ensemble que seule la distance du temps permettra. Oui, il faut certainement encore du temps pour que nous puissions aborder l'une et l'autre histoire sans être trop soumis aux filtres des attentes immé-

diates, aux exigences naïves (de pureté, de profession de foi « de gauche », etc.). Mais aussi, comme en toute question d'histoire, il faut un temps indéfini et peut-être interminable : chaque temps se construit sa perception des temps passés. Je crois sage, du moins, de ne rien hâter : c'est déjà prendre ainsi distance avec les hâtes intéressées qui se sont pressées il y a trente ou vingt ans de jouer les procureurs vertueux ou bien les défenseurs compassionnels.

Pour ces raisons, il est indispensable que l'occasion de cette publication soit avant tout celle d'une simple prise de recul et d'une accommodation du regard. Quel est l'enjeu de cette lettre ? Il est moins, à mon sens, dans ce qu'elle ouvre de vérité historique et psychologique (qui n'est certes pas négligeable) que dans le fait qu'elle nous oblige à nous demander comment, à partir d'où et selon quelles interrogations nous devons la lire – étant entendu qu'il ne peut y en avoir une lecture univoque.

Cette obligation est liée à celle qui a poussé Maurice Blanchot à écrire ce document assez singulier au milieu tant de sa correspondance que de son œuvre. En 1984, et devant une proposition d'examen et de discussion autour

de son passé politique dont il savait qu'elle n'était ni agressive ni soupçonneuse – bien qu'elle ne fût en rien complaisante pour les positions et les textes de ce passé –, il pouvait sentir et comprendre que s'offrait une autre disposition que celle des procureurs empressés. Il pouvait avoir confiance dans la possibilité d'une explication – ce qui n'est en rien équivalent à une justification.

Je dois dire, au demeurant, qu'il ne se décida ni rapidement ni sans perplexité au geste de cette lettre. La confiance dont je parle ne pouvait être illimitée. Il n'était pas proche de nous, et c'est beaucoup par la médiation amicale de Roger Laporte qu'il en vint à surmonter une réticence que je crois pouvoir imaginer assez sérieuse. L'amitié de Derrida et les collaborations avec lui jouaient un rôle voisin. Toutefois Blanchot ne nous connaissait pas de près, ni sans doute ne connaissait de près notre génération.

Au reste, il avait répondu en 1983 au texte de la revue *Aléa* rappelé plus haut par un livre dont les thèses s'écartaient sur des points essentiels de celles qu'il avait trouvées chez moi, et cette opposition engageait – à bien y regarder – un différend sérieux quant à la

nature de la « communauté » et/ou de la politique¹ (de même quant à la pensée de Bataille). Il avait donc quelques raisons d'être réservé : d'une part, nous risquions de rejoindre des motifs critiques que le livre de Mehlman et ses échos parisiens avaient pourvus d'une notoriété facile, et, d'autre part, nous risquions aussi de proposer, sur le fond des choses, une thèse qu'il ne voudrait pas partager.

« Une thèse », c'est évidemment trop dire : mais Blanchot ne pouvait que sentir que nous tenions à une affirmation « de gauche » dans laquelle cohabitaient un motif marxien ou

1. Ce différend était si sérieux qu'il resta paradoxalement très peu apparent et fut très peu commenté comme tel, et par moi tout le premier. Je fus à la fois intimidé par ce que représentait Blanchot s'adressant à moi (et avec quelle habileté, avec quelle discrétion dans la discussion et même dans la dispute !) et emporté par l'élan du premier texte que je poursuivis jusqu'à un livre paru en 1986, c'est-à-dire au moment où nous fûmes contraints de renoncer au « Cahier de L'Herne » et où la gêne envers Blanchot et un découragement mirent en suspens – pour le moins – ce qui aurait dû ouvrir une vraie *disputatio*. Elle aurait touché, je n'en doute pas, au fond de la question politique et même au fond de la question de l'« essence » de la « communauté » : car la version qu'en donne Blanchot dans *La Communauté inavouable* n'est pas étrangère à ce qu'ont été ses convictions des années 1930. Ce n'est pas le lieu d'en parler, j'y reviendrai ailleurs, mais d'abord un peu plus loin dans ces pages.

postmarxiste (du côté de la propriété), une exigence plus ou moins communiste ou socialiste (du côté de la justice et de l'égalité) et une revendication d'allure anarchisante (du côté du pouvoir). Cette affirmation sans nom ni doctrine ne nous identifiait pas formellement, et c'est ce qui nous laissait la latitude de lui proposer un échange.

*

En raison des circonstances que j'ai rapportées, l'échange fut limité à cette lettre. Pourtant, les circonstances n'expliquent pas tout. L'échange aurait pu avoir lieu d'une autre manière qu'en passant par les « Cahiers ». Et d'ailleurs il ne fut pas interrompu sur le plan personnel. Mais nous ne sommes pas revenus sur la politique. Nous n'avons pas répondu à la lettre et Blanchot n'y a pas non plus donné de suite. Je pense que les refus multiples qui ont empêché que le numéro des « Cahiers » voie le jour ont exercé une sorte d'intimidation : personne, à part quelques universitaires consciencieux, ne voulait parler de Blanchot – ce qui veut dire aussi que personne ne voulait affronter la question secrètement déclarée intouchable de